

Fauché en plein vol. À chaque fois que j'émerge de mon sommeil douloureux, la déflagration survient. Les mains moites, une brique dans l'estomac, un marteau piqueur dans la tête, je revis le crash. J'ai beau augmenter les doses de Lexomil, rien n'y fait. Je voudrais m'enterrer, disparaître, me dissoudre dans les brumes de l'anxiolyse. Mais les bouffées d'angoisse me l'interdisent et la même scène, indéfiniment, se rejoue. La voix qui s'étrangle, le cœur qui s'emballe, la vue qui se trouble, et cette putain de sueur glacée qui me coule dans la nuque. L'attaque de panique, aussi soudaine que dévastatrice, me transperce telle une balle de fusil. Elle me scie les jambes, me coupe le souffle, me cloue sur place. Mon corps ne réagit plus. Un écran blanc remplace mes pensées. Je plonge dans le vide. Sans filet.

L'angoisse et moi, hélas, c'est une vieille histoire. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été anxieux. À l'école déjà, j'avais le trouillomètre à zéro dès qu'il s'agissait de prendre la parole en classe. Le moindre augure de dictée

déclenchait chez moi une peur irréprensible. Pas tant celle d'échouer, car j'étais appliqué, consciencieux même si du genre besogneux, mais celle de décrocher la meilleure note. Non pour devancer ou surpasser mes petits camarades, mais pour m'attirer les bonnes grâces de la maîtresse. Cette quête permanente du bulletin irréprochable était le seul moyen à ma disposition pour bénéficier du peu d'attention, du substitut d'affection qui m'étaient refusées à la maison. Mais ce statut de premier de classe, jamais définitivement acquis, exigeait de moi des efforts colossaux. Car à chaque évaluation, même la plus anodine, je le remettais en jeu.

Il suffisait d'une remarque, d'une critique, réelle ou supposée, de la part d'un enseignant pour que je me liquéfie. Mortifié, la honte me submergeait et je me réfugiais dans le mutisme. Puis venait le temps de l'autoflagellation, cette période durant laquelle je ressaisais la parole malheureuse dont j'avais été l'objet. Ce que j'avais mal fait, mal dit, avant qu'une colère sourde, indistincte me consume des heures durant. Enfin, épuisé et défait, je finissais par repartir à l'assaut des faveurs de mes professeurs.

Est-ce ce syndrome du bon élève qui a provoqué ma chute trois jours avant ? Certainement qu'il y a contribué... Car si ces dernières années, j'ai vécu dans l'illusion que, grâce aux béquilles chimiques, je pouvais anesthésier les manifestations anxieuses, la bête hideuse, pourtant, était toujours là. Tapie dans l'ombre, prête à ressurgir

dès que je relâchais la bride médicamenteuse. Et c'est bien au pire moment qu'elle s'est réveillée.

Vautré sur mon lit *king size*, perché sur la mezzanine, je contemple en contrebas le parquet de mon salon. Il embaume la cire et l'encaustique appliquées chaque semaine par Gloria, ma femme de ménage. Au centre, ma table basse en verre trempé et acier galvanisé – signée d'un designer italien – brille sous le feu des spots chromés. Ma bibliothèque, un modèle d'angle taillé et installé sur mesure par un menuisier, accueille quelques ouvrages de photographie d'art et de paysages, une rangée de romans que, pour la plupart, je n'ai pas ouverts. Aucune photo, aucun souvenir, aucun bibelot. Si je fais abstraction des quelques fringues éparpillées au pied du lit, tout est ordonné, agencé au cordeau. Un appartement témoin où rien ne dépasse.

Ce T2, l'agent immobilier me l'avait vanté comme « offrant de beaux volumes, au calme et des prestations de qualité ». Je l'avais acheté trois ans auparavant, tout juste alors promu chef de bureau au sein de la direction générale du Trésor. Quarante-deux mètres carrés nichés au fond d'une impasse du quartier Alesia, 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris, pour lesquels je me suis endetté pour vingt ans. Sans compter les travaux que j'ai fait réaliser pour le relooker entièrement. Quarante-deux mètres carrés qui concrétisent mon rêve d'accession à la propriété, la preuve irréfutable de ma réussite. Quarante-deux mètres carrés qui

n'ont cependant jamais vu le moindre invité à part quelques coups d'un soir durement négociés *via* Tinder (et parfois même tarifés). Et tandis que mon regard s'appesantit sur les faïences marocaines de la cuisine, petite touche d'exotisme que j'ai concédée au décorateur d'intérieur, je réalise combien mes rêves de grandeur et d'ascension viennent de voler en éclats. Car ma défaillance de l'autre jour va me coûter cher. Très cher. À la seule pensée de réintégrer l'armée des ombres – ces moines-soldats de la comptabilité publique –, mon bide se tord. Après avoir tutoyé les sommets, m'être approché si près du soleil, celui qui brille sur le sixième étage de la citadelle de Bercy, cette rétrogradation n'en est que plus insupportable.

Depuis soixante-douze heures, je n'ai pas mis le nez dehors ni même tiré les rideaux pour apercevoir la lumière du jour. Je macère dans les mêmes sous-vêtements. Je n'ai pas pris la peine de prendre une douche, ni même de me brosser les dents. Une odeur aigrelette s'échappe de mes aisselles, mais je m'en fous. S'il m'arrive de sortir du lit, de naviguer jusqu'à la cuisine, c'est uniquement pour me sustenter. Je pioche au hasard une boîte de conserve ou un paquet de chips pour colmater ma faim. La plupart du temps, je reste terré sous ma couette, à voguer dans un demi-sommeil brumeux. Les boîtes d'anxiolytiques s'amoncellent sur ma table de nuit. De temps à autre, j'en prends une petite poignée que je gobe avec un reste de café froid. Les pilules me maintiennent

dans une forme d'apathie comateuse. Mais dès que mon esprit s'extrait de cette ouate, il se cabre. Ma mémoire agit alors comme un instrument de torture. Des épisodes que je croyais définitivement enfouis ressurgissent. Ils me reviennent par flash : l'apparition des premiers symptômes, la chronologie des attaques de panique, mes stratégies d'évitement, mes efforts désespérés pour masquer mes troubles, pour tenter de garder le contrôle. Puis, les périodes d'épuisement total qui s'ensuivent.

Grâce aux molécules, j'ai presque réussi à museler la bête immonde ces dernières années. Les crises ont perdu en intensité, elles se sont espacées. Sans faire des miracles, la chimie m'a offert un répit. Du moins le croyais-je jusqu'au désastre du 30 août dernier. Ce jour aurait dû récompenser quinze ans d'efforts acharnés pour accéder au cœur du réacteur. Il aurait dû couronner ma consécration, mon entrée dans le Grand Monde. Lorsque j'ai été prévenu une semaine plus tôt par un coup de fil expéditif du directeur de cabinet de ma nomination en qualité de « conseiller industries vertes et agroalimentaires » auprès du jeune et sémillant ministre de l'Économie, une douce ivresse m'a étreint. Enfin j'y étais, dans le saint des saints, le « cab », là où se joue le destin de la France. Ma trajectoire venait de changer d'orbite, un océan des possibles s'offrait à moi. J'ai commencé à échafauder des plans grandioses. Je me voyais, d'ici quelques années, en grand commis

de l'État, à la tête d'une puissante direction d'Administration centrale, ou bien encore capitaine d'industrie après avoir pantouflé dans le privé. *Sky is the limit*. Dans mes desseins les plus fous, je me suis imaginé embrasser à mon tour une carrière politique à l'instar du nouveau maître que je m'apprêtais à servir. Oui, moi, Clément Baudouin, fils d'un ouvrier et d'une mère au foyer, ayant poussé dans un quartier populaire de Limoges, loin, très loin, des ors de la République, je tenais enfin ma revanche sur le destin. Et pour célébrer cette ascension fulgurante, je suis parti *illico* m'acheter un costume trois-pièces, digne de mon nouveau rang, dans une boutique chic du Marais.

Aussi, j'étais encore perché sur mon petit nuage lorsque, le lendemain, le dircab avec son inimitable ton compassé m'a passé commande d'une note. À l'instar de mes autres coreligionnaires nommés simultanément, il m'a demandé de décrire succinctement mon parcours, de proposer au nouveau ministre des pistes de réforme dans mon périmètre de compétence. Cette courte intervention devait avoir lieu à l'occasion de la réunion d'installation du cabinet le lundi suivant. C'est à partir de ce coup de fil que les choses ont commencé à se gâter. En soi, pondre une note ne m'inquiétait pas outre mesure. Depuis le temps que je labourais les sujets agricoles et agro-alimentaires, je maîtrisais mon affaire. Non, la petite musique qui a commencé à me tourmenter, c'est mon intervention à l'oral. Prendre la parole, quelle que soit la taille du cénacle, a toujours

été mon talon d'Achille. Et si j'étais amené à le faire régulièrement, ce n'était jamais sans laisser fondre un petit anxiolytique sous la langue, histoire de calmer mes nerfs avant d'entrer en scène. La perspective de devoir livrer cette prestation devant le ministre *himself*, celui dont le Tout-Paris bruissait de rumeurs, lui prêtant déjà des ambitions de conquête du pouvoir suprême, avait certes de quoi impressionner. Ce grand oral n'avait donc rien d'une formalité. Et face à cette épreuve du feu, la machine à angoisse, cette centrifugeuse incontrôlable, s'est mise à tourner à plein régime. Pour la ralentir, j'ai répété des dizaines de fois devant mon miroir. Je me suis même filmé avec mon smartphone pour traquer les hésitations, gommer les maladresses, fluidifier les enchaînements. Autant dire que mes cinq minuscules minutes d'exposé, je les maîtrisais sur le bout des doigts.

La veille du *D-day*, j'ai avalé une barrette de Lexomil et me suis mis au lit très tôt. J'ai eu cependant du mal à trouver le sommeil. Je me suis réveillé dès 4 heures du matin et suis arrivé très en avance à Bercy. Mon anxiété était déjà à son comble lorsqu'un huissier plein de componction m'a escorté jusqu'au bureau du ministre, au sixième étage. Le jeune prodige, que la presse dithyrambe surnomme le Mozart de la finance, n'était toutefois pas encore présent. Son grand chambellan, collet monté typique de la lignée des hauts fonctionnaires sortis dans la botte de l'ENA, m'a accueilli

avec son attitude cauteleuse habituelle. Sur une grande table en verre carrée, un chevalet avec mon nom et ma fonction était placé entre celui du conseiller « chargé des comptes publics » et celui pour la « relance ». D'un hochement de tête, j'ai salué mes deux voisins. Deux technos, bon teint et sans saveur, que j'ai déjà eu l'occasion de pratiquer à la direction du Trésor. Nous étions une dizaine en tout. La trentaine, pour la plupart, sauf le dircab, plus âgé. Seulement trois femmes, dont la conseillère en communication et celle nommée pour les relations avec les parlementaires. Malgré les mines souriantes et les airs entendus, la tension était palpable. Le portrait du PR, qui nous surveillait d'un œil depuis ses jardins de l'Élysée, les deux drapeaux, l'un européen, l'autre français, qui encadraient le bureau du ministre, les portes capitonnées, n'y étaient pas pour rien. Un serveur, raide comme la justice, se tenait derrière un buffet de viennoiseries, impeccablement disposées et que personne n'avait osé toucher.

Nous avons poireauté bien quarante-cinq minutes dans un silence de plus en plus étouffant jusqu'à ce que de l'agitation se fasse entendre, puis qu'un aréopage envahisse le couloir. Instinctivement, nous nous sommes levés, les mains jointes dans le dos. Lorsque le ministre s'est engouffré dans la pièce d'un pas empressé, un sourire carnassier accroché aux lèvres, une décharge d'adrénaline a traversé notre assemblée. Court sur pattes, le visage encore juvénile, il a pris soin de saluer chacun d'entre nous d'une

poignée de main vigoureuse, presque amicale. J'ai cru défaillir quand ses yeux d'un bleu perçant se sont plantés dans les miens. J'ai bredouillé mon nom, mon titre et il m'a gratifié d'un « Très bien Clément, je compte sur vous pour m'aider sur les dossiers agricoles ».

D'un geste énergique, il s'est ensuite installé à la place qui lui revenait, au centre de la table. Tel un général prenant possession de ses troupes, il a laissé glisser son regard incisif sur chacun d'entre nous. Assis à sa droite, le dircab semblait avoir égaré son onctuosité. Il n'en menait pas large. Lorsque le ministre a enfin entamé sa prise de parole par un « Bien mes amis », une grimace de satisfaction s'est esquissée sur la plupart des visages. L'ancien banquier d'affaires a d'abord tenu à rappeler que nous étions là pour « servir la France et non nos intérêts personnels ». Son ton, volontiers guerrier, ne laissait guère place aux doutes. Il nous a comparés à un commando, une « task force » sur laquelle il entendait s'appuyer pour restaurer l'économie de la France. « Vous devez être à la fois mes fantassins et mes troupes d'élite. Je ne veux pas d'ego ou de francs-tireurs dans mon équipe, mais de l'abnégation, de la loyauté et du collectif. C'est ce que nous devons aux Français. » Il a ensuite énuméré ses grandes priorités : le redressement de la compétitivité, la consolidation de la politique de l'offre, l'indispensable choc fiscal pour redonner de la confiance aux investisseurs, la réhabilitation du travail, « cette valeur cardinale qui doit irriguer notre débat

public ». Enfin, il a conclu sa longue tirade sur « le besoin impérieux d'engranger des résultats rapides et visibles », sans quoi il ne pourrait pas « capitaliser pour la suite ». Songeait-il déjà à son avenir alors qu'il venait à peine de poser ses fesses dans le fauteuil de grand argentier du pays ?

Ce n'est qu'après coup, en reconstituant le fil de cette matinée, que la question m'a traversé. Car à ce moment précis du discours, mon attention s'était déjà érodée et détournée du flot verbeux de l'ambitieux ministre. J'étais focalisé sur mon intervention à venir et les signes de grande fébrilité se multipliaient. Mon cœur palpitait jusque dans mes tempes, mes pieds trépignaient et mon stylo tremblait tant que j'ai dû dissimuler mes mains sous la table. Je me récitais en boucle mes éléments de langage. Selon le plan de table, j'étais le quatrième à passer sur le gril. Avant moi, mes trois premiers condisciples s'en sont sortis honorablement. Distribuant les bons et mauvais points, le ministre affichait tantôt une mine approbatrice, tantôt un petit rictus crispé dénotant son impatience quand l'intervention tirait trop en longueur à son goût. Il coupait souvent la parole pour exiger des précisions ou bien reformuler certains propos dans un phrasé précieux et fleuri.

À mesure que le tour de table progressait, mon malaise enflait. Je me triturais les doigts à m'en faire mal, ma tête s'est mise à bourdonner comme un avion et ma bouche est devenue sèche.

Le ministre m'a enfin donné la parole. Incapable d'affronter les regards rivés sur moi, j'ai d'abord tenté de m'accrocher à ce bout de papier dérisoire, ma note posée devant mes yeux. Cela n'a fait que retarder l'inéluctable naufrage. Ma voix était blanche, détimbrée, je ne la reconnaissais pas. Je m'entendais balbutier, trébucher à chaque mot. Pour une raison que j'ignore, j'ai dévié dès le début de mon mémo. Lorsqu'il s'est agi de présenter mon parcours, j'ai évoqué mes origines modestes, provinciales, je me suis perdu en détails et considérations inutiles sur ma qualité d'élève boursier. Ma gorge était en feu. Plus je parlais, plus je m'embourbais. À un moment donné, j'ai levé le nez. Erreur fatale. Le ministre, tel un sphinx, me scrutait fixement de ses yeux bleu acier. À côté de lui, son éminence grise arborait une mine consternée et affolée. À cet instant, peut-être aurais-je pu encore sauver la face, prétexter une absence, un moment d'égarement ou que sais-je. Puis, reprendre mon exposé en mode « pilotage automatique ». Je n'en ai, hélas, pas eu le loisir. L'estocade est venue directement de l'ancien banquier. Ses quelques mots, sibyllins et tranchants, m'ont littéralement foudroyé. « Clément, votre pedigree, je le connais déjà. Moi aussi, je suis issu de basse extraction, si vous voulez savoir. Mais ma jeunesse picarde ne m'a pas empêché d'être à la place que j'occupe aujourd'hui. Alors s'il vous plaît, épargnez-nous votre biographie détaillée et venez-en à l'essentiel. »

Sur le coup, j'en suis resté coi. Puis, les deux drapeaux placés derrière le ministre se sont mis à onduler bizarrement et le monde à tituber. Mon champ de vision s'est rétréci, comme la focale d'un objectif qui s'obture. Plus aucun son ne parvenait à mes tympans. L'oxygène n'irriguait plus mes poumons. L'espace d'un instant – une éternité –, tout s'est arrêté. Puis, aussi brusquement qu'il s'est effacé, le monde a repris consistance. Une lumière blanche a éclaboussé ma rétine. Mes yeux ont balayé la table. Tous me toisaient avec un mélange de stupeur et de commisération. Seul l'huissier, imperturbable, conservait sa pose républicaine, neutre et détachée. J'ai senti les sanglots monter dans ma gorge, les larmes inonder mon visage. Incapable de prononcer une parole, je ne sais comment j'ai trouvé la force de me lever, de rassembler mes affaires et, dans un silence sépulcral, de quitter la réunion.